

Richard Millet. L'écrivain poursuit sa réflexion sur le crépuscule de la littérature dans le silence de la critique.



MAURICE ROUGE/MONT/OPALE/LEEMAGE

Variations sur un désastre en cours

Les tentatives pour le faire taire ont échoué. Richard Millet revient avec un magnifique livre hanté par la fin de notre civilisation.

Réprouvés, bannis, infréquentables, tel est le titre d'un recueil de textes qui vient de paraître aux Éditions Léo Scheer, et qui évoque plusieurs écrivains morts (Dominique de Roux, Philippe Muray, Maurice G. Dantec...) ou vivants (Marc-Édouard Nabe, Renaud Camus, Peter Handke...), lesquels ont pour point commun d'avoir eu à subir un jour ou l'autre, avec plus ou moins de violence, ce que l'on pourrait qualifier de mesures disciplinaires de la part du milieu littéraire: bannissement du royaume des lettres, relégation dans les marges silencieuses, fermeture de l'accès aux journaux, interdiction de fait de publier, assassinat social même. Le crime de ces auteurs: avoir déplu. Ou, pour être plus précis, avoir déplu à quelques mandarins et journalistes puissants qui passent leurs journées à défendre la liberté d'expression dans le monde mais ne supportent pas que l'on puisse, chez eux, émettre le moindre doute sur la doxa qu'ils ont gravée dans le marbre: le multiculturalisme est l'avenir de l'humanité. Certains de ces réprouvés sont de gauche, mais d'une gauche qui remet trop dangereusement en cause l'ordre moral actuel (Pier Paolo Pasolini, Guy Debord, Jean-Claude Michéa), la plupart sont de droite et construisent, ou ont construit, une œuvre ancrée qui entre en contradiction avec la nouvelle vérité révélée, ce qui dans la France d'aujourd'hui n'est plus envisageable. On ne sera pas étonné de trouver dans ce Biribi des lettres l'écrivain Richard Millet.

Depuis la publication de son *Éloge littéraire d'Anders Breivik*, en 2012, un texte de 17 pages que personne ne semble avoir réellement lu, l'homme est maudit. Écrivain de première importance, et longtemps reconnu comme tel, il a été lynché, calomnié, humilié. Éditeur brillant ayant apporté deux prix Goncourt à son employeur Gallimard (Jonathan Littell et Alexis Jenni), il a été licencié sans égard sous la pression d'une chasse aux sorcières déchaî-

née. La basse besogne accomplie, il ne restait plus qu'à faire couler une chape de plomb sur l'écrivain en fusion, le laisser s'éteindre dans le silence de la critique, et, comme dans l'Union soviétique de la grande époque, le gommer des photos officielles. Personne n'a ainsi rappelé, à la mort de l'éditeur Paul Otchakovsky-Laurens, le 2 janvier dernier, que deux des auteurs phares inscrits à son catalogue ont longtemps été Renaud Camus et Richard Millet! Les mêmes journalistes qui s'évertuent à traquer les fameuses *fake news* n'en commettent pas moins la forme de désinformation la plus perfide, qui est le mensonge par omission.

Ce n'est évidemment pas pour son petit texte polémique que Millet a été exclu d'un milieu qu'il avait du reste toujours tenu en suspicion, comme on peut le voir dans le premier tome de son *Journal*, couvrant les années 1971 à 1994, aujourd'hui publié, mais pour ses positions politiques qui depuis longtemps déjà chatouillaient désagréablement les liges de vertu, et surtout pour son talent, et là il faut bien reconnaître que l'affaire est misérablement commune. Le petit monde littéraire frelaté, où pullulent les ratés, n'a en effet jamais réussi à accepter l'ombre déployée du génie, laquelle les renvoie à leur obscurité et à leur condition d'insectes. La tribune d'Annie Ernaux, parue dans *le Monde* du 10 septembre 2012, signée par 118 écrivains de dernière catégorie, la majorité nuls et sans lecteurs, disait tout de cette rage d'impuissants mais aussi de la force de la meute qui faisait inmanquablement penser à la représentation enfantine de Gulliver ficelé par une armada de Lilliputiens.

Ne plus céder à la terreur...

Richard Millet croupit donc au bain littéraire où il casse des cailloux. Mais ce que n'avaient pas prévu ses persécuteurs, c'est que l'écrivain brisé, fan-tôme social subissant l'opprobre,

LA HAINE DU STYLE

“La haine qu'éprouvent pour le style les progressistes, les socio-démocrates, les égalitaristes et les athées, n'est pas seulement due au fait qu'ils ont trouvé chez Barthes la notion moderne d'écriture qui est la valise du commis voyageur littéraire, à l'âge postmoderne; elle ne vient pas seulement du fait que l'écriture élève l'ignorance et la démangeaison au rang d'une expression de soi 'authentique'; elle est, aussi, tout le contraire de la stylisation de la vie: une soumission au tout-venant de la langue, à la doxa, au consensus. Une servilité lisible sur le visage même des auteurs post-littéraires. On conçoit dès lors que cette canaille ait trouvé dans l'originalité des derniers grands stylistes, de Barrès à Jouhandeau, Montherlant et Malraux, de quoi aiguiser sa haine idéologique.”

resterait précisément un écrivain, celui qu'il a toujours été, et qu'il transformerait chaque caillou brisé en éclats semblables à des pépites. Le livre qu'il publie aujourd'hui en même temps que son journal, *Déchristianisation de la littérature*, est l'une de ces pépites. Après *Désenchantement de la littérature* (2007) et *l'Enfer du roman* (2010), l'écrivain poursuit sa réflexion sur le crépuscule que nous vivons, crépuscule littéraire où la haine de la langue et du style, le refus d'hériter et la fin du tragique ont selon lui condamné la littérature au profit du divertissement, mais crépuscule qui est plus profondément celui d'une civilisation ayant renoncé au christianisme et dont la “culture” n'est plus désormais que la gestion de crise de ce renoncement.

Un écrivain ne choisit pas son époque et Millet a toujours voulu y coller, à cette époque, en rendre compte par sa littérature. Il se fait ainsi le témoin de l'“effondrement général” où chaque

mesure du désastre n'est qu'une pièce dans le grand puzzle de la décomposition, et cherche, par une série de variations, à comprendre ce que sera “l'après”, ce « lieu du transhumanisme, qui suppose toutes les perversions sexuelles, et tous les métissages devenus la norme, comme la post-littérature implique la destruction de la langue et le maintien des genres littéraires comme cadres métaphoriques des constructions de soi post-sexuelles, post-ethniques, post-chrétiennes ».

Si Millet nous paraît parfois trop sévère, ou trop sombre, dans son jugement sur la littérature d'aujourd'hui, il faut pourtant lui reconnaître une lucidité tragique dont peu d'écrivains sont aujourd'hui capables, cette lucidité n'étant possible que parce qu'il a décidé, en y payant le prix, de ne plus céder à cette « terreur euphémisée » que distillent les bien-pensants, celle « qui oblige à dire d'une certaine façon, et non qui interdit — l'interdiction relevant de l'ancien monde ».

Millet cogne, démystifie, incendie. Il ne faut pas oublier qu'il construit également, et c'est le dernier mérite de ce livre que d'être une magnifique statue érigée à la littérature, une évocation sensible et fine des grands livres et des grands écrivains, la somme d'une vie de lectures. Et si, comme il le dit lui-même, Montaigne contient, « par la grâce de la citation, toute la littérature antique », Millet enferme lui aussi, par cette même grâce qui est décidément un art, toute notre histoire littéraire, se faisant ainsi le grand mémorialiste d'un passé glorieux à jamais révolu. ●

Olivier Maulin



“Déchristianisation de la littérature”, de Richard Millet, Éditions Léo Scheer, 228 pages, 16 €.